Deuxième Année. — N° 22. **Huit pages : CINQ Centimes** Jeudi 12 Février 1891.

L'INTRANSIGEANT

ILLUSTRÉ

PARAISSANT
le Jeudi de chaque semaine

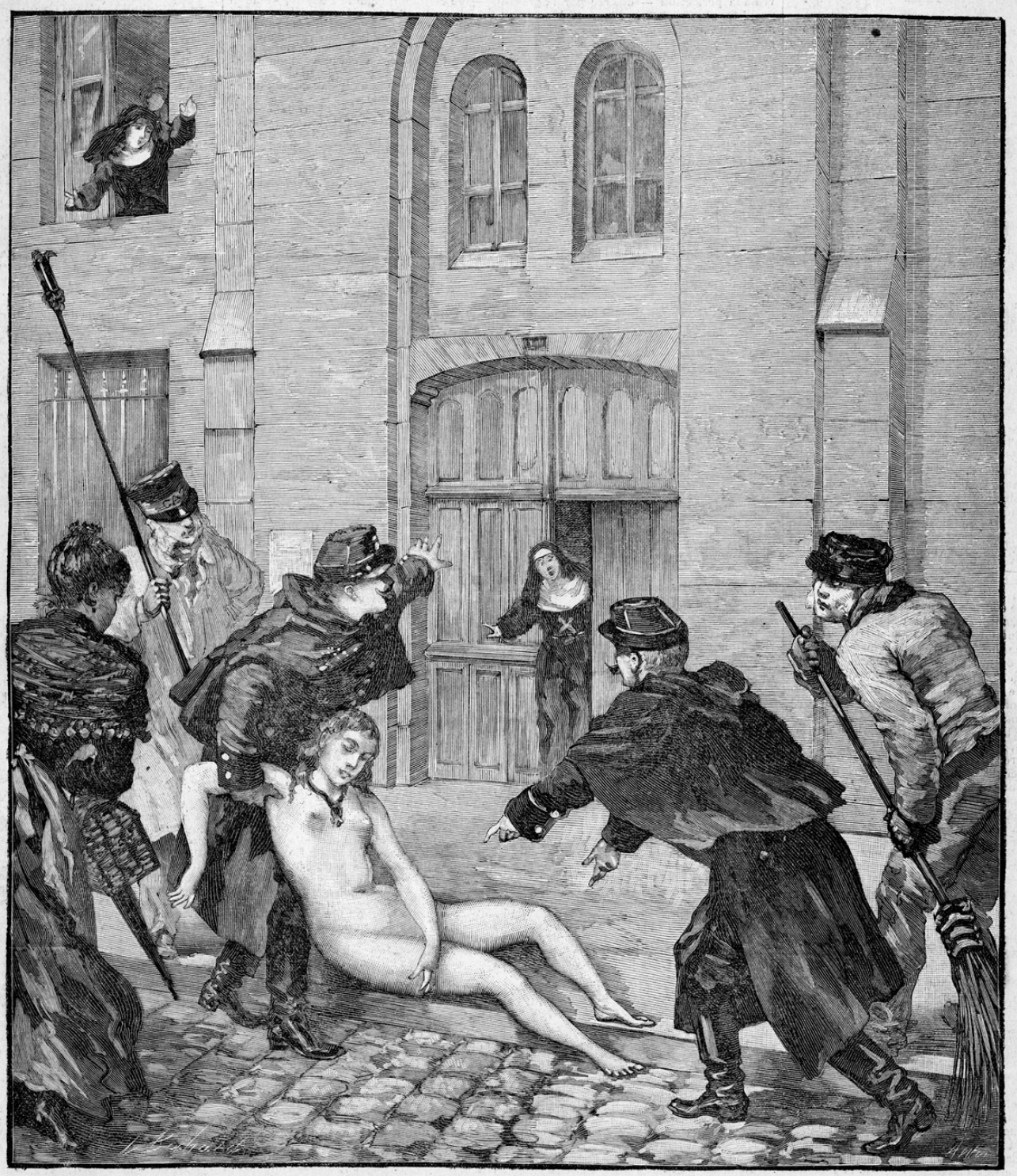
LES MANUSCRITS
non insérés ne sont pas rendus

PRIX DE L'ABONNEMENT :
PARIS ET DÉPARTEMENTS { 3 mois..... 1 f. 50 / 6 mois..... 2 f. 25 / Un an..... 4 f. 50
UNION POSTALE : 0.50 en plus par trimestre

DIRECTION : 142, RUE MONTMARTRE — PARIS

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à M. E. VAUGHAN

LES ANNONCES SONT REÇUES :
à l'AGENCE PARISIENNE DE PUBLICITÉ, 7, rue Joquelet
Dans ses succursales de Mâcon Lyon, Marseille, Nice,
Et aux Bureaux du Journal.



LE DRAME DE LA RUE PICPUS (Suicide d'une jeune fille au Couvent de la Mère-Dieu)

4e page : **Les Dépravés.** — 5e page : **Musique.** — 8e page : **Portraits des peintres Chaplin et Meissonier.**

— Charlotte, je vous aime comme un fou, oulez-vous être ma femme?

Elle ne put répondre, et, avec un geste effroi, se dégagea vivement...

Justine Lauriot, qu'ils croyaient au jardin, s avait surpris, et pâle comme une morte, s lèvres blêmes, se retenait à la porte pour e pas tomber.

Tout à coup, elle fit deux ou trois pas, omme pour se jeter sur Charlotte, la fureur ans ses yeux sombres.

Mais le boucher s'était jeté entre les deux mmes, protégeant, de son corps d'athlète, enfant qu'elle aimait.

Justine avait un éblouissement.

— Oh! dit-elle avec un cri de rage sourde e sentant impuissante, affolée par la révol- de son fils, oh! la... !

Elle eut un mot grossier, qui fit bondir auriot.

Charlotte, tremblante, baissant la tête, ne omprit pas. Mais le boucher l'entendit et ut pâle de colère, la voix enrouée :

— Retenez votre langue maman, enten- ez-vous, retenez votre langue!...

V

Justine Lauriot avait une grande impres- onnabilité, une sensibilité très vive, facile s'exalter. Comme elle vivait retirée, toute ses souvenirs et à sa tristesse, la moindre olère l'affectait profondément. Elle s'aban- onnait sans réserve à l'impression qu'elle vait ressentie, l'analysant, pour ainsi dire, ans ses moindres détails et s'en pénétrant ut entière. On peut comprendre, dès lors, uels ravages causa dans son âme la décou- erte de l'amour que Lauriot, ce fils qu'elle mait à l'adoration, qu'elle défendait, par lousie de toute affection en dehors de la enne, éprouvait pour Charlotte, une fille laquelle elle avait voué une haine mortel- , tout de suite, dès qu'elle avait appris son xistence.

Cette haine, toujours prête à s'épancher, evait se jeter avidement sur un incident ui était propre à en accroître l'energie. ès lors, son esprit fut sans cesse ramené ers la cause qui l'avait fait naître ; elle eut oujours devant les yeux le spectacle de auriot et de Charlotte s'embrassant dans ne étreinte passionnée.

Ç'avait été une révélation pour elle. Elle e se doutait de rien, auparavant. Mainte- ant, elle se rappelait mille détails, mille idices. Ainsi, le père de Charlotte, un jour, ii avait volé ses illusions, avait abîmé sa ie en trompant la passion ardente qu'elle vait conçue, et c'était Charlotte, à présent, ue le hasard jetait sur son chemin pour la ndre malheureuse, pour lui ravir ce u'elle avait de plus précieux au monde! on, cela ne serait pas! elle se défendrait, ar exemple! Jacques, c'était tout ce qui lui estait de son bonheur; que deviendrait- le, s'il se mettait à aimer Charlotte? Au- nt mourir tout de suite, puisqu'elle serait eule. Nabote était une fille de son crime, le ne pouvait reporter sur elle l'immense fection dont elle entourait Lauriot. C'était ne bataille qu'elle allait livrer. Elle la per- rait ou la gagnerait. Mais, coûte que coûte, fallait qu'elle la gagnât; c'était décidé, ous les moyens seraient bons.

Les jours qui suivirent, Lauriot vit à pei- e Charlotte. Il connaissait bien sa mère et ne s'était pas trompé, en la voyant blême irritée : il devinait que son amour pour jeune fille ne lui plairait pas et qu'elle y opposerait de toutes ses forces. Alors, omme son affection pour Justine était pro- onde, cette pensée l'attristait. Il se sentait résolu. Ses souvenirs d'enfance lui reve- aient avec les bontés inépuisables, les ca- esses incessantes de sa mère. Et il devenait ible. D'abord il avait craint un orage. Jus- ne était très emportée. La colère bouillon- ait en elle et s'échappait avec une force résistible. Comme elle se tint tranquille, omme elle avait l'air d'avoir oublié déjà, fut rassuré. Et, heureux d'en être quitte à e prix, il n'osa s'ouvrir à sa mère et atten- it, colorant sa lâcheté du prétexte qu'il alait mieux faire naitre une occasion ieilleure.

L'inertie de Justine, après cette alerte, 'était pas le l'indifférence ; c'était une dis- imulation perfide. La vieille se cachait our mieux surveiller, plus à l'aise et sans oupçons son fils et Charlotte.

Les journées se passèrent de la sorte, amenant aucun incident nouveau. Char- tte, elle-même, était redevenue calme. omme elle s'était dérobée au baiser de auriot, autant par pudeur que parce qu'elle enait d'apercevoir Justine, elle était per- uadée que celle-ci croyait à une simple alanterie, — un peu brutale, de la part de n fils. La gravité de la mère, par la suite, son indifférence froide l'entretinrent dans confiance.

Et peu à peu revinrent les anciennes ha- tudes, un moment interrompues.

Nabote y aida puissamment. Elle fut com- e le rayon de soleil qui fait évanouir les rumes. Elle ignorait ce qui s'était passé. ais sa précoce intelligence d'infirme, tou- urs en éveil, lui disait qu'un nuage s'était attu sur les amours naissantes de son ère et de Charlotte. Elle semblait prendre tâche de le dissiper.

Parfois, Jacques, quand la boucherie ne retenait pas, la menait promener dans le ois. Comme elle ne marchait pas et comme eût été gênant de la porter tout le trajet, auriot avait acheté une petite voiture dans quelle elle prenait place, gentiment. Et ur à tour, Charlotte ou Lauriot la traînait ar les chemins pierreux du bois de Meu- on.

Quand ils s'en allaient ainsi, la mère se mordait les lèvres et devenait toute blanche. Mais elle se contenait, ne disait rien, les laissait partir. Tantôt, par les bois, ils allaient jusqu'à Chaville. Là, ils s'arrêtaient soit auprès de l'étang, soit auprès de la source; comme ils avaient eu la précaution d'apporter des viandes froides, ils mangeaient sur l'herbe, à l'abri du soleil dont les cimes touffues des arbres, au-dessus d'eux retenaient les rayons. Ils y restaient le plus longtemps possible, serrés l'un contre l'autre, heureux d'être ainsi, avec les yeux doux de Nabote pour témoins. Et quand il fallait rentrer, c'était une tristesse qu'ils ne s'avouaient pas, comme une crainte instinctive que leur inspirait la mère, comme le pressentiment cruel de toutes les souffrances qui les attendaient.

Quelquefois, la tante Gélibert venait passer le dimanche à Meudon, pour repartir le soir avec sa nièce. Alors, ils prenaient le bateau, descendaient la Seine jusqu'à Suresnes et dînaient auprès du barrage. Lauriot louait un canot et les promenait sur l'eau, le soir pendant une heure. A la nuit, la tante Gélibert et Charlotte s'en retournaient, pendant que Lauriot et Nabote descendaient du bateau à Meudon.

(*La suite au prochain numéro*).

Fromont jeune & Risler aîné

Par Alphonse DAUDET

LIVRE DEUXIÈME

VI

L'inventaire

(*suite*).

Le caissier n'acheva pas sa phrase; mais son silence fut gros de pensées dissimulées.

La vieille fille était consternée; mais, comme la plupart des femmes en pareil cas, au lieu de chercher un remède au mal, elle s'égarait dans une foule de regrets, de suppositions, de lamentations rétrospectives... Quel malheur de n'avoir pas su cela plus tôt, quand ils avaient encore les Chèbe pour voisins. Madame Chèbe était une personne si honorable. On aurait pu s'entendre avec elle pour qu'elle surveillât Sidonie, qu'elle lui parlât sérieusement.

— Au fait, c'est une idée, interrompit Sigismond... Vous devriez aller rue du Mail prévenir les parents. J'avais d'abord pensé à écrire au petit Frantz... Il a toujours eu beaucoup d'influence sur son frère, et lui seul au monde pourrait lui dire certaines choses... Mais Frantz est si loin... Et puis ce serait si terrible d'en arriver là... Ce malheureux Risler, il me fait tout de même pitié... Non! le meilleur est encore d'avertir madame Chèbe... Vous en chargez-vous, ma sœur?...

La commission était dangereuse. Mademoiselle Planus fit quelques difficultés; mais elle n'avait jamais su résister aux volontés de son frère, et le désir d'être utile à leur vieil ami Risler acheva de la décider.

Grâce à la bonhomie de son gendre, M. Chèbe était parvenu à réaliser sa nouvelle fantaisie. Depuis trois mois il habitait son fameux magasin de la rue du Mail, et c'était un étonnement pour le quartier que cette boutique sans marchandises, dont les volets s'ouvraient le matin pour se fermer à la nuit, comme les maisons de gros. On avait installé des rayons tout autour, un comptoir neuf, un coffre-fort à secret, de grandes balances. Bref, M. Chèbe possédait tous les éléments d'un commerce quelconque, sans savoir précisément encore lequel il choisirait.

Il y pensait tout le jour en se promenant de long en large à travers le local encombré de plusieurs gros meubles de chambre à coucher qui n'avaient pas pu entrer dans l'arrière-boutique il y pensait aussi sur le pas de sa porte, lorsque tout debout, une plume à l'oreille le petit homme se plongeait avec délices dans le brouhaha du commerce parisien Les commis qui passaient, leurs carnets d'échantillons sous le bras, les camions des messageries, les omnibus, les porte-faix, les brouettes, le grand déballage des marchandises aux portes voisines, ces paquets d'étoffes, de passementeries, qui frôlaient la boue du ruisseau avant d'entrer dans les sous-sols, dans ces trous noirs, bourrés de richesses, où la fortune des maisons est en germe, tout cela ravissait M. Chèbe.

Il s'amusait à deviner le contenu des ballots, était le premier aux bagarres quand un passant recevait quelque fardeau sur les pieds ou que les chevaux d'un camion, impatients et fougueux, faisaient de la longue voiture en travers de la rue un obstacle à toute circulation. Il avait en outre les mille distractions du petit commerçant sans clients, la pluie à verse, les accidents, les vols, les disputes...

A la fin de la journée, M. Chèbe ahuri, abasourdi, fatigué du travail des autres, s'allongeait dans son fauteuil, et disait à sa femme, en s'épongeant le front :

— Voilà la vie qu'il me fallait!... la vie active...

Madame Chèbe souriait doucement, sans répondre. Rompue à tous les caprices de son mari, elle s'était arrangée de son mieux dans une arrière-boutique ayant vue sur une cour noire, se consolait en songeant à l'ancienne prospérité de ses parents, à la fortune de sa fille, et toujours proprement vêtue, avait su déjà s'attirer le respect des fournisseurs et des voisins.

Elle n'en demandait pas davantage, ne pas être confondue avec les femmes d'ouvriers souvent moins pauvres qu'elle, garder, malgré tout, un petit rang bourgeois. C'était sa préoccupation constante; aussi la pièce du fond où elle se tenait et où il faisait nuit à trois heures, resplendissait d'ordre et de propreté. Pendant le jour, un lit s'y pliait en canapé, un vieux châle figurait un tapis de table, la cheminée servait d'office, fermée par un paravent, et sur un fourneau, grand comme une chaufferette, les plats cuisaient discrètement. Le calme, voilà le rêve de cette pauvre femme agitée à toutes les tergiversations d'un compagnon incommode.

Dès les premiers jours, M. Chèbe avait fait écrire en lettres d'un pied sur la peinture fraîche de sa devanture :

COMMISSION — EXPORTATION

Pas de mention spéciale. Ses voisins vendaient du tulle, du drap, des toiles; lui était disposé à tout vendre, sans se résigner à savoir au juste quoi. Que de raisonnements cela valait à madame Chèbe, le soir à la veillée!

— Je ne me connais pas en toile; mais pour les draps, j'en réponds. Seulement, si je fais les draps, il me faut un voyageur; car c'est de Sedan et d'Elbeuf que viennent les meilleures sortes. Les toiles peintes, je n'en parle pas, il faudrait être en été. Pour le tulle, c'est impossible, la saison est trop avancée.

Le plus souvent il terminait son incertitude, en disant :

— La nuit porte conseil... allons nous coucher.

Et il y allait au grand soulagement de sa femme.

Après trois ou quatre mois de cette existence, M. Chèbe commença à s'ennuyer. Les douleurs de tête, les étourdissements revinrent petit à petit. Le quartier était bruyant, malsain. D'ailleurs les affaires n'allaient pas. Rien ne marchait, ni les draps, ni les tissus, rien.

C'est à ce moment de nouvelle crise que mademoiselle Planus, ma sœur, fit sa visite à propos de Sidonie.

La vieille fille s'était dit en route : « Prenons des ménagements... » Mais, comme tous les gens timides, elle se débarrassa de son fardeau, dès en entrant, aux premiers mots.

Ce fut un coup de théâtre. En entendant qu'on accusait sa fille, madame Chèbe se leva, tout indignée. Jamais on ne lui ferait croire une chose pareille. Sa pauvre Sidonie était victime d'une infâme calomnie.

M. Chèbe, lui, le prit de très haut, avec des phrases, des airs de tête, rapportant tout à sa personne, selon son habitude. Comment pouvait-on supposer que son enfant à lui, une demoiselle Chèbe, fille d'un honorable commerçant connu depuis trente ans sur la place fût capable de... Allons donc!

Mademoiselle Planus insista. Il lui en coûtait de passer pour une bavarde, une colporteuse de mauvaises nouvelles. Mais on avait des preuves certaines. Ce n'était plus un secret pour personne.

— Et quand cela serait, s'écria M. Chèbe furieux de cette insistance... Est-ce à nous de nous en occuper? Notre fille est mariée. Elle vit loin de ses parents... C'est à son mari, beaucoup plus âgé qu'elle, à la conseiller, à la conduire... Y a-t-il songé seulement?

Sur ce, le petit bonhomme se mit à déblatérer contre son gendre, ce Suisse au sang lourd qui passait sa vie dans son bureau à chercher des mécaniques, refusait d'accompaguer sa jeune femme dans le monde, et préférait à tout ses habitudes de vieux garçon, la pipe, la brasserie.

Il fallait voir de quel air de dédain aristocratique, M. Chèbe prononçait ce mot : « la brasserie!... » Et pourtant presque chaque soir il allait y rejoindre Risler, et l'accablait de reproches si l'autre manquait une fois au rendez-vous.

Au fond de tout ce verbiage, le commerçant de la rue du Mail, — *commission, exportation*, — avait une idée bien nette. Il voulait quitter son magasin, se retirer des affaires, et depuis quelque temps il songeait à aller voir Sidonie pour l'intéresser à ses nouvelles combinaisons. Ce n'était donc pas le moment de faire des scènes désagréables, de parler d'autorité paternelle et d'honneur conjugal. Quant à madame Chèbe, un peu moins convaincue que tout à l'heure de l'infaillibilité de sa fille, elle s'enfermait dans le plus profond silence. La pauvre femme aurait voulu être sourde, aveugle, n'avoir jamais connu mademoiselle Planus.

Comme tous ceux qui ont été très malheureux, elle aimait à s'engourdir dans un semblant de tranquillité, et l'ignorance lui semblait préférable à tout. La vie n'était donc pas assez triste, bon Dieu! Et puis enfin Sidonie avait toujours été une brave fille; pourquoi ne serait-elle pas une brave femme?

Le jour tombait.

Gravement, M. Chèbe se leva pour fermer les volets de la boutique et allumer un bec de gaz qui éclaira la nudité des murs, le brillant des casiers vides, tout ce singulier intérieur assez pareil à un lendemain de faillite. Silencieux, la bouche pincée dédaigneusement dans une résolution de mutisme, il avait l'air de dire à la vieille fille : « La journée est finie.., c'est l'heure de rentrer chez soi.,. » Et pendant ce temps on entendait madame Chèbe qui sanglotait dans l'arrière-boutique, en allant et venant autour du souper.

Mademoiselle Planus en fut pour sa visite.

— Eh bien? lui demanda le vieux Sigismond, qui l'attendait avec impatience.

— Ils n'ont pas voulu me croire, et on m'a mise poliment à la porte.

Elle en avait les larmes aux yeux, de son humiliation.

Le vieux devint tout rouge, et lui prenant la main avec un grand respect :

— Mademoiselle Planus, ma sœur, lui dit-il gravement, je vous demande pardon de vous avoir fait faire cette démarche; mais il s'agissait de l'honneur de la maison Fromont.

A partir de ce moment, Sigismond devint de plus en plus triste. Sa caisse ne lui paraissait plus sûre ni solide. Même quand Fromont jeune ne lui demandait pas d'argent. il avait peur et résumait toutes ses craintes par trois mots qui lui revenaient continuellement en causant avec sa sœur.

— *Chai bas gonfianze!...* disait-il dans son lourd jargon de là-bas.

Toujours préoccupé de sa caisse, la nuit il rêvait quelquefois que, disjointe de partout, elle restait ouverte malgré tous les tours de clef ou bien qu'un grand coup de vent dispersait les papiers, les billets, les chèques, les valeurs, et qu'il courait après dans toute la fabrique, s'épuisant à vouloir les ramasser.

(*La suite au prochain numéro.*)

LE LOUP

Voici ce que nous raconta le vieux marquis d'Arville à la fin du dîner de Saint-Hubert, chez le baron des Ravels.

On avait forcé un cerf dans le jour. Le marquis était le seul des convives qui n'eût point pris part à cette poursuite, car il ne chassait jamais.

Pendant toute la durée du grand repas, on n'avait guère parlé que de massacres d'animaux. Les femmes elles-mêmes s'intéressaient aux récits sanguinaires et souvent invraisemblables, et les orateurs mimaient les attaques et les combats d'hommes contre les bêtes, levaient les bras, contaient d'une voix tonnante.

M. d'Arville parlait bien, avec une certaine poésie un peu ronflante, mais pleine d'effet. Il avait dû répéter souvent cette histoire, car il la disait couramment, n'hésitant pas sur les mots choisis avec habileté pour faire image.

— Messieurs, je n'ai jamais chassé, mon père non plus, mon grand-père non plus, et, non plus, mon arrière-grand-père. Ce dernier était fils d'un homme qui chassa plus que vous tous. Il mourut en 1764. Je vous dirai comment.

Il se nommait Jean, était marié, père de cet enfant qui fut mon trisaïeul, et il habitait avec son frère cadet, François d'Arville, notre château de Lorraine, en pleine forêt.

François d'Arville était resté garçon par amour de la chasse.

Ils chassaient tous deux d'un bout à l'autre de l'année, sans repos, sans arrêt, sans lassitude. Ils n'aimaient que cela, ne comprenaient pas autre chose, ne parlaient que de cela, ne vivaient que pour cela.

Ils avaient au cœur cette passion terrible, inexorable. Elle les brûlait, les ayant envahis tout entiers, ne laissant de place pour rien autre.

Ils avaient défendu qu'on les dérangeât jamais en chasse, pour aucune raison. Mon trisaïeul naquit pendant que son père suivait un renard, et Jean d'Arville n'interrompit point sa course, mais il jura : « Nom d'un nom, ce gredin-là aurait bien pu attendre après l'hallali! »

Son frère François se montrait encore plus emporté que lui. Dès le lever, il allait voir les chiens, puis les chevaux, puis il tirait des oiseaux autour du château jusqu'au moment de partir pour forcer quelque grosse bête.

On les appelait dans le pays M. le Marquis et M. le Cadet, les nobles d'alors ne faisant point, comme la noblesse d'occasion de notre temps, qui veut établir dans les titres une hiérarchie descendante; car le fils d'un marquis n'est pas plus comte, ni le fils d'un vicomte, baron, que le fils d'un général n'est colonel de naissance. Mais la vanité mesquine du jour trouve profit à cet arrangement.

Je reviens à mes ancêtres.

Ils étaient, paraît-il, démesurément grands, osseux, poilus, violents et vigoureux. Le jeune, plus haut encore que l'aîné, avait une voix tellement forte que, suivant une légende dont il était fier, toutes les feuilles de la forêt s'agitaient quand il criait.

Et lorsqu'ils se mettaient en selle tous deux pour partir en chasse, ce devait être un spectacle superbe de voir ces deux géants enfourcher leurs grands chevaux.

Or, vers le milieu de l'hiver de cette année 1764, les froids furent excessifs et les loups devinrent féroces.

Ils attaquaient même les paysans attardés, rôdaient la nuit autour des maisons, hurlaient du coucher du soleil à son lever et dépeuplaient les étables.

Et bientôt une rumeur circula. On parlait d'un loup colossal, au pelage gris, presque blanc, qui avait mangé deux enfants, dévoré le bras d'une femme, étranglé tous les chiens de garde du pays et qui pénétrait sans peur dans les enclos pour venir flairer sous les portes. Tous les habitants affirmaient avoir senti son souffle qui faisait vaciller la flamme des lumières. Et bientôt une panique courut par toute la province. Personne n'osait plus sortir dès que tombait le soir. Les ténèbres semblaient hantées par l'image de cette bête...

Les frères d'Arville résolurent de la trouver et de la tuer, et ils convièrent à de grandes chasses tous les gentilhommes du pays.

Ce fut en vain. On avait beau battre les forêts, fouiller les buissons, on ne les rencontrait jamais. On tuait des loups, mais pas celui-là. Et, chaque nuit qui suivait la battue, l'animal, comme pour se venger, attaquait quelque voyageur ou dévorait quelque bétail, toujours loin du lieu où on l'avait cherché.

Une nuit enfin, il pénétra dans l'étable aux porcs du château d'Arville et mangea les deux plus beaux élèves.

Les deux frères furent enflammés de colère, considérant cette attaque comme une bravade du monstre, une injure directe, un défi. Ils prirent tous leurs forts limiers habitués à poursuivre les bêtes redoutables, et ils se mirent en chasse, le cœur soulevé de fureur.

Depuis l'aurore jusqu'à l'heure où le soleil empourpré descendit derrière les grands arbres nus, ils battirent les fourrés sans rien trouver.

Tous deux enfin, furieux et désolés, revenaient au pas de leurs chevaux par une allée bordée de broussailles, et s'étonnaient de leur science déjouée par ce loup, saisis soudain d'une sorte de crainte mystérieuse.

L'aîné disait :

— Cette bête-là n'est point ordinaire. On dirait qu'elle pense comme un homme.

Le cadet répondit :

— On devrait peut-être faire bénir une balle par notre cousin l'évêque, ou prier quelque prêtre de prononcer les paroles qu'il faut.

Puis ils se turent.

Jean reprit :

— Regarde le soleil s'il est rouge. Le grand loup va faire quelque malheur cette nuit.

Il n'avait point fini de parler que son cheval se cabra ; celui de François se mit à ruer. Un large buisson couvert de feuilles mortes s'ouvrit devant eux, et une bête colossale, toute grise, surgit, qui détala à travers bois.

Tous deux poussèrent une sorte de grognement de joie, et, se courbant sur l'encolure de leurs pesants chevaux, ils les jetèrent en avant d'une poussée de tout leur corps, les lançant d'une telle allure, les excitant, les entraînant, les affolant de la voix, du geste et de l'éperon, que les forts cavaliers semblaient porter les lourdes bêtes entre leurs cuisses et les enlever comme s'ils s'envolaient.

Ils allaient ainsi, ventre à terre, crevant les fourrés, coupant les ravins, grimpant les côtes, dévalant les gorges, et sonnant du cor à pleins poumons pour attirer leurs gens et leurs chiens.

Et voilà que soudain, dans cette course éperdue, mon aïeul heurta du front une branche énorme qui lui fendit le crâne ; et il tomba raide mort sur le sol, tandis que son cheval affolé s'emportait, disparaissait dans l'ombre enveloppant les bois.

Le cadet d'Arville s'arrêta net, sauta par terre, saisit dans ses bras son frère, et il vit que la cervelle coulait de la plaie avec le sang.

Alors il s'assit auprès du corps, posa sur ses genoux la tête défigurée et rouge, et il attendit en contemplant cette face immobile de l'aîné. Peu à peu une peur l'envahissait, une peur singulière qu'il n'avait jamais sentie encore, la peur de l'ombre, la peur de la solitude, la peur du bois désert et la peur aussi du loup fantastique qui venait de tuer son frère pour se venger d'eux.

Les ténèbres s'épaississaient, le froid aigu aisait craquer les arbres. François se leva, fncapable de rester là plus longtemps, se ientant défaillir. On n'entendait plus rien, si la voix des chiens ni le son des cors, tout ntait muet par l'invisible horizon; et ce siéence morne du soir glacé avait quelque lchose d'effrayant et d'étrange.

Il saisit dans ses mains de colosse le grand corps de Jean, le dressa et le coucha en travers sur la selle pour le reporter au château; puis il se remit en marche doucement, l'esprit troublé comme s'il était gris, poursuivi par des images horribles et surprenantes.

Et, brusquement, dans le sentier qu'envahissait la nuit, une grande forme passa. C'était la bête. Une secousse d'épouvante agita le chasseur; quelque chose de froid, comme une goutte d'eau, lui glissa le long des reins, et il fit, ainsi qu'un moine hanté du diable, un grand signe de croix, éperdu à ce retour brusque de l'effrayant rodeur. Mais ses yeux retombèrent sur le corps inerte couché devant lui, et soudain, passant hrusquement de la crainte à la colère, il frémit d'une rage désordonnée.

Alors il piqua son cheval et s'élança derrière le loup.

Il le suivait par les taillis, les ravines et les futaies, traversant des bois qu'il ne reconnaissait plus, l'œil fixé sur la tache blanche qui fuyait dans la nuit descendue sur la terre.

Son cheval aussi semblait animé d'une force et d'une ardeur inconnues. Il galopait le cou tendu, droit devant lui, heurtant aux arbres, aux rochers, la tête et les pieds du mort jetés en travers sur la selle. Les ronces arrachaient les cheveux; le front, battant les troncs énormes, les éclaboussait de sang, les éperons déchiraient des lambeaux d'écorce.

Et soudain, l'animal et le cavalier sortirent de la forêt et se ruèrent dans un vallon comme la lune apparaissait au-dessus des monts. Ce vallon était pierreux, fermé par des rochers énormes, sans issue possible; et le loup acculé se retourna.

François alors poussa un hurlement de joie que les échos répétèrent comme un roulement de tonnerre, et il sauta de cheval, son coutelas à la main.

La bête hérissée, le dos rond, l'attendait; ses yeux luisaient comme deux étoiles. Mais, avant de livrer bataille, le fort chasseur, empoignant son frère, l'assit sur une roche, et, soutenant avec des pierres sa tête qui n'était plus qu'une tache de sang, il lui cria dans les oreilles, comme s'il eût parlé à un sourd : « Regarde, Jean, regarde ça! »

Puis il se jeta sur le monstre. Il se sentait fort à culbuter une montagne, à broyer des pierres dans ses mains. La bête le voulut mordre, cherchant à lui fouiller le ventre; mais il l'avait saisie par le cou, sans même se servir de son arme, et il l'étranglait doucement, écoutant s'arrêter les souffles de sa gorge et les battements de son cœur. Et il riait, jouissant éperdument, serrant de plus en plus sa formidable étreinte, criant dans un délire de joie : « Regarde, Jean, regarde! » Toute résistance cessa; le corps du loup devint flasque, il était mort.

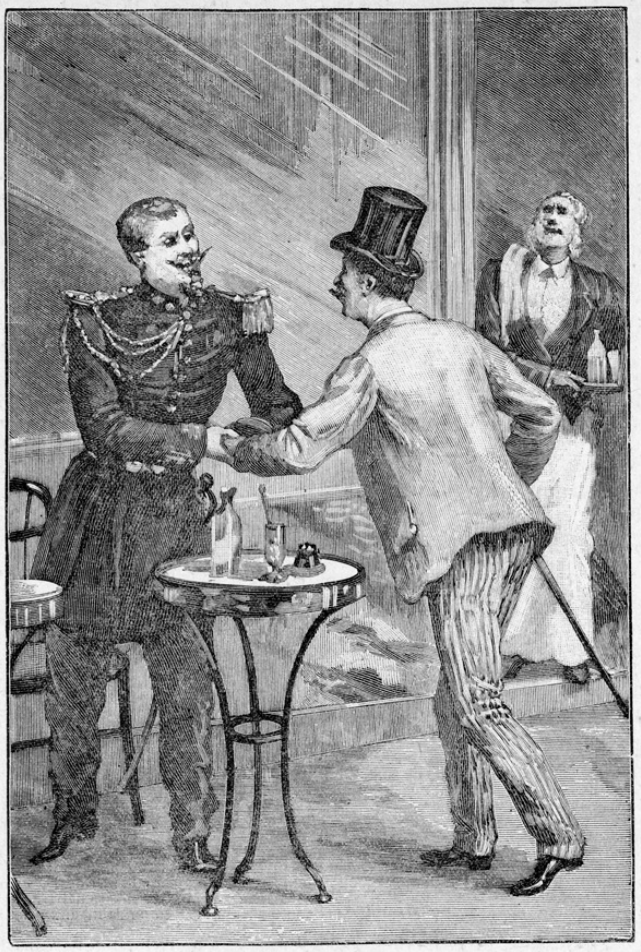
Alors François, le prenant à pleins bras, l'emporta et le vint jeter aux pieds de l'aîné en répétant d'une voix attendrie : « Tiens, tiens, tiens, mon petit Jean, le voilà! »

Puis il replaça sur sa selle les deux cadavres l'un sur l'autre; et il se remit en route.

Il rentra au château, riant et pleurant, comme Gargantua à la naissance de Pantagruel, poussant des cris de triomphe et trépignant d'allégresse en racontant la mort de l'animal, et gémissant et s'arrachant la barbe en disant celle de son frère.

Et souvent, plus tard, quand il reparlait de ce jour, il prononçait, les larmes aux yeux : « Si seulement ce pauvre Jean avait pu me voir étrangler l'autre, il serait mort content, j'en suis sûr! »

La veuve de mon aïeul inspira à son fils orphelin l'horreur de la chasse, qui s'est transmise de père en fils jusqu'à moi.



LES DEPRAVÉS, par Henri Rochefort.

Le marquis d'Arville se tut. Quelqu'un demanda :

— Cette histoire est une légende, n'est-ce pas?

Et le conteur répondit :

— Je vous jure qu'elle est vraie d'un bout à l'autre.

Alors une femme déclara d'une petite voix douce :

— C'est égal, c'est beau d'avoir des passions pareilles.

Guy de Maupassant.

VENUS POUR S'AMUSER

M. et Madame Duflost sont installés aux premières de face.

MADAME. — Pour une pauvre fois que vous consentez à me procurer un plaisir, je m'étonne, M. Duflost, que vous ayez eu si peu souci de mon bien-être. Un mari galant se fût assuré des places plus confortables; mais il paraît que vous vous êtes dit : C'est assez bon pour elle!

MONSIEUR, *étonné*, — Mais, ma chère amie, nous sommes aux premières de face; chaque fauteuil me revient à huit francs, et je cherche vainement où j'aurais pu trouver ces places plus confortables dont tu parles; car je ne puis croire que tu fasses allusion à la loge de l'Empereur.

MADAME, *froissée*. — Comment! vous ne pouvez croire que je fasse allusion à la loge de l'Empereur? — A votre avis, j'y ferais donc tache? ? ? — Ah! je ne vous remercie pas de m'avoir amenée au théâtre, puisque c'était pour m'y offrir de pareils compliments.

MONSIEUR. — Mais non, mais non, — seulement je réponds à ton reproche d'avoir négligé ton bien-être. Je me suis présenté à la location et j'ai dit : Combien vos premières places? On m'a répondu seize francs... que j'ai payés avec empressement; on m'en eût demandé cinquante que le bonheur de te faire plaisir me les eût fait donner avec la même joie.

MADAME. — Ainsi vous avez gaspillé seize francs sans même vous être assuré quelles étaient ces places?... de sorte que si, à notre arrivée, on nous avait ouvert le fond d'une armoire, en disant: « Tenez, vous êtes placés là, sur la seconde tablette, » vous n'auriez eu aucune réclamation à faire.

MONSIEUR. — Oh! tu vas trop loin; il est bien évident qu'une place louée pour voir la scène n'est pas dans une armoire, cela tombe sous le bon sens.

MADAME. — Merci pour ce second compliment! Avec votre: « Cela tombe sous le bon sens, » on ne peut pas mieux dire à une femme qu'elle est folle. — On voit que vos seize francs de places vous ont saigné le cœur, vous cherchez à me les faire cruellement payer. — Comme si c'était ma faute parce qu'un autre vous a fourré de pareilles places!

MONSIEUR. — On ne m'a rien fourré du tout; j'ai moi-même choisi les numéros sur le plan qui se trouvait dans le bureau de location.

MADAME. — Ainsi vous avez donné votre argent sans même demander à voir ces places pour vous assurer si les sièges en étaient plus ou moins moelleux.

MONSIEUR. — Mais il n'est pas dans l'usage de demander à tâter les sièges.

MADAME. — Pourquoi pas? on tâte bien un poulet avant de l'acheter; il devrait en être de même pour une place.

MONSIEUR. — Et puis, dans la journée, la plus profonde obscurité règne dans les salles.

MADAME. — On exige une lanterne.

MONSIEUR. — Oh!

MADAME. — Quoi? oh! — J'ai l'air de réclamer une montagne; vous n'allez pas me faire croire que, dans une ville comme Paris, il ne soit pas possible de trouver une lanterne. — Mais, vous, le plus petit effort coûte trop à votre galanterie, et peu vous importe qu'une pauvre créature — dont la loi vous a confié le bonheur et la santé — attrape une courbature sur un siège plus dur que pierre.

MONSIEUR, *avec empressement*. — Veux-tu que je dise à l'ouvreuse de t'apporter un coussin?

MADAME, *avec dégoût*. — Pouah! un coussin qui a servi à tout le monde! n'est-ce pas? — Pendant que vous y êtes, pourquoi ne point aussi lui demander si elle n'aurait pas par hasard un vieux bouquet, bien fané et oublié, qui ait traîné pendant huit jours au fond d'une loge?

MONSIEUR, *galant*. — Tu sais, ma bonne, que si quelques fleurs peuvent t'être agréables, je vais m'empresser de...

MADAME. — Si vous aviez la plus petite préoccupation de ma santé, vous sauriez que les parfums me rendent malade.

MONSIEUR. — Pardon, je l'oubliais.

MADAME. — Je n'avais pas attendu cet aveu pour en être persuadée. Car, depuis que nous sommes ici, un mari un peu prévenant, qui aurait senti combien notre voisine empoisonne le patchouli, qui me tourne le cœur, se fût empressé d'aller ouvrir la porte.

MONSIEUR. — Ma chère amie, je le ferais avec plaisir, mais la pièce est commencée, il faudrait faire lever tout le monde...

MADAME. — Oui, il vous répugne de déranger des étrangers pour procurer un peu de soulagement à la mère légitime de vos enfants.

MONSIEUR. — Et puis je crois que cela établirait un courant d'air nuisible et que chacun s'empresserait de faire fermer la porte.

MADAME. — Ainsi donc il faut que je tombe asphyxiée parce que le malheur me place à côté d'une voisine... peu fraîche.

MONSIEUR. — Chut! si on t'entendait!

MADAME. — Mais oui, je le répète, peu fraîche.

MONSIEUR. — Chut, chut!

MADAME. — Si elle était fraîche, aurait-elle besoin de s'inonder d'odeurs? Je vous le demande.

MONSIEUR. — Je n'en sais rien.

MADAME. — Vous n'avez même pas le bon sens de Toinette, notre cuisinière.

MONSIEUR. — Grand merci!

MADAME. — Dame! que fait-elle quand l'été lui donne à douter de la fraîcheur du poisson? elle nous l'accommode à la provençale... à l'ail... une odeur chasse l'autre. — Vous voyez bien que ce n'est pas sans raison que cette dame se couvre d'odeurs.

MONSIEUR. — Ne vas-tu pas dire qu'elle est aussi à la provençale?

MADAME. — Je le préférerais; l'ail entête moins que le patchouli.

MONSIEUR. — Oui, mais le patchouli est une odeur reçue dans tous les salons.

MADAME. — Les salons n'en sont que plus à plaindre. — Ah! je comprends pourquoi le mari de cette dame prise du tabac par poignées; car ce doit être son mari que ce grand sec qui est là avec sa bouche en cœur et sa main en pigeon vole.

MONSIEUR. — Il fait ce que nous devrions faire; il écoute attentivement la pièce.

MADAME. — Avec ça qu'elle est amusante cette pièce! je n'en comprends pas un mot.

MONSIEUR. — Si tu écoutais un peu au lieu de tant parler.

MADAME. — Alors on ne peut donc plus ouvrir la bouche?

MONSIEUR. — Je ne veux pas dire cela... mais il est d'usage, la toile levée d'écouter les artistes... cela aide beaucoup à comprendre l'intrigue, m'a-t-on dit.

MADAME. — Elle est jolie votre intrigue! une comtesse qui reçoit le premier venu... Allons, bon! les voilà qui se mettent à chanter quand elle le reconduit.

MONSIEUR. — C'est ce qu'on appelle une sortie.

MADAME. — Est-ce qu'il est d'habitude de chanter à la ville chaque fois qu'on passe d'une pièce dans une autre? — Et ils ont dit dans le commencement qu'il y a un notaire à l'étage en dessous... Eh bien! en voilà un qui doit avoir une étude bien tranquille, si la comtesse se met à chanter